

LUCIE CASTEL

QUAND LA VIE  
S'EN MÊLE

OPHÉLIE



LUCIE CASTEL

## QUAND LA VIE S'EN MÊLE TOME 3 - OPHÉLIE

Après des années consacrées à sa carrière, le diagnostic est sans appel : Ophélie est en burn-out. De retour dans le Sud où elle a grandi, elle intègre un centre de convalescence, où elle fait la connaissance de Luna, trentenaire en détresse émotionnelle, de Jessica, en rupture totale avec sa famille, et du mystérieux Eliott, qui ne quitte jamais son carnet à dessins.

Quand le centre est menacé de fermeture, les pensionnaires, déterminés à sauver leur havre de paix, s'inscrivent à la traditionnelle fête des chars de Lusarne, dans l'espoir que cette mise en lumière leur permettra de lever les fonds nécessaires. Petit à petit, des liens se créent entre ces âmes blessées, et grâce à elles, Ophélie apprend à faire le deuil de la femme qu'elle a été et à découvrir celle qu'elle pourrait être.

**Une histoire subtile de reconstruction et d'amitié, portée par la plume sensible de Lucie Castel.**

**Lucie Castel** a écrit plusieurs comédies romantiques à succès, ainsi que des polars sous le pseudonyme d'Oren Miller. Son premier roman, *Pas si simple*, a conquis de nombreux lecteurs en France et à l'étranger. Elle anime également des ateliers sur l'écriture et l'édition.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-270-6



9 782385 292706

**8,90 euros**

Prix TTC France

Rayon :

Littérature française



[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

QUAND LA VIE S'EN MÊLE

**De la même autrice, aux éditions Charleston poche**

*Toutes les vies d'Alice, 2024*

*Quand la vie s'en mêle - tome 1 : Adèle, 2023*

*Quand la vie s'en mêle - tome 2 : Valentine, 2023*

*Comment bien rater son mariage à Noël, 2021*

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

Ouvrage publié avec le concours de l'agence Kalligram

ISBN : 978-2-38529-270-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lucie Castel

QUAND LA VIE  
S'EN MÊLE

TOME 3 : OPHÉLIE

Roman





## PROLOGUE

**A** cet instant, l'âme d'Ophélie se déchira. Nul ne sait quel son produit une âme qui se déchire, mais, par une sorte d'instinct primitif, Ophélie sut que son âme venait de se déchirer.

Tout était parti d'une robe, ou plutôt de la couleur d'une robe, et plus précisément encore, de la mauvaise couleur d'une robe.

Pourtant, l'histoire avait si bien commencé. Ophélie avait travaillé comme une damnée pour atteindre deux objectifs : quitter Luserne, sa minuscule ville natale du Sud, et travailler dans l'industrie du luxe à Paris. Elle avait enduré les conditions de logement intolérables, les stages aussi aliénants que sous-payés, les horaires infernaux et les multiples humeurs de sous-chefs, chefs, patrons, grands patrons, super grands patrons. Son ascension douloureuse avait été fulgurante et, depuis cinq ans, Ophélie travaillait dans l'une des agences de communication les plus cotées de Paris. Aucun événement mondain et branché de la capitale ne s'organisait

sans cette agence. Elle travaillait sur tous les projets, tout le temps et avec tout le monde.

C'était bien ça le problème.

Cela faisait longtemps, bien plus qu'elle ne l'avait réalisé, que tous les aspects de sa vie avaient été dévorés par son activité, laquelle impliquait quotidiennement plusieurs fuseaux horaires et la gestion d'urgences dramatiques de toute nature. Au début, Ophélie trouvait grisant de collaborer avec des créateurs japonais, américains ou néo-zélandais. Elle pénétrait les arcanes des maisons de couture parisiennes historiques, dont elle découpait les photos des défilés dans les magazines durant son adolescence. Peu lui importaient les extravagances des ego démesurés, les colères de personnalités influentes à qui il ne fallait rien refuser, car il y avait toujours des paillettes et de l'aventure à la clé. Surtout, elle se trouvait à mille lieues de Lucerne, où rien ne se passait jamais, à l'exception de quelques commérages sans envergure.

Mais Ophélie ignorait encore que notre vision du monde est d'une fragilité extrême et qu'il suffit d'un rien pour que tout bascule. Ce qu'on percevait comme passionnant, vertigineux et magique pouvait devenir, en une seconde, laid, insupportable et grotesque.

Ce jour-là, un 4 février à 15 heures, dans les locaux de son agence de communication, tout autour d'Ophélie s'agita telle une mer brutalement soulevée par la tempête. Ses collaborateurs s'étaient mis à courir massivement dans un sens, puis dans un autre, comme une houle furieuse et instable. Le shooting photo du jour, sur lequel l'agence travaillait d'arrache-pied, représentait le plus gros coup de



publicité de l'année, en termes de budget et d'impact. Le résultat de la campagne serait visible partout dans le monde, de quoi faire entrer l'agence dans la légende, du moins selon sa direction. Toutes les équipes bossaient sur le projet depuis quatre mois avec un ressenti de quatre ans. Les mines viraient au gris, les visages arboraient des cernes de plus en plus noirs et les corps se saturaient de caféine pour se donner l'illusion de l'énergie et de l'enthousiasme. Tout le monde avait tenu bon, car les efforts et les sacrifices prenaient fin avec cette séance photo.

Et la robe que devait porter le mannequin, le clou du spectacle, n'était pas de la bonne couleur.

Elle aurait dû être bleu cobalt, or le modèle reçu se parait d'un tragique bleu outremer. Le photographe avait hurlé qu'on sabotait sciemment son travail et la directrice qu'on sabotait sciemment son agence. Toute cette paranoïa, cependant, ne répondait pas à la seule question qui agitait tous les esprits : qui était responsable de cette catastrophe ? Lorsque le calme et la raison reviendraient, à supposer que cela se produise, un paquet de têtes allaient tomber. Figée devant la machine à café, Ophélie tenait encore la tasse brûlante qu'elle venait de se servir au moment du drame. Une jeune femme échevelée courant sur des stiletos ostensiblement douloureux heurta son épaule et la tira de sa torpeur. Tout le monde, à part elle, s'activait, bondissait et sautillait, un téléphone collé à l'oreille ou un ordinateur portable en équilibre sur une main.

Au milieu du tumulte qui aurait dû l'emporter aussi, Ophélie restait raide comme un bâton solidement planté dans le sol. Rien ne lui venait,

excepté une pensée d'abord diffuse, puis peu à peu assourdissante :

*Ma vie se résume à une nuance de bleu.*

— Ophélie ! s'écria quelqu'un dans son dos. Remue-toi, il faut contacter le fournisseur immédiatement ! Non, plutôt, je vais l'appeler et dire que tu es en route pour te rendre dans ses locaux. Cette fichue robe se trouve bien quelque part, bonté divine ! Si je tenais celui ou celle qui est responsable de cette catastrophe ! Je suis sûre que c'est...

Le reste des mots s'étiola dans le brouillard qui s'épaississait autour d'Ophélie. Qui venait de crier, déjà ? Aucune idée. Elle posa la paume de sa main contre son cœur. Quelque chose ne tournait plus rond à l'intérieur, la mécanique produisait un drôle de bruit. Ses jambes finirent par répondre, elle traversa le couloir, puis le hall prétentieux, fraîchement tapissé de marbre rose. Trois stagiaires la bousculèrent successivement, l'œil hagard et cherchant des ordres qui les auraient rassurés, avant de disparaître dans les toilettes. Ophélie entra dans son bureau et referma la porte.

*Ma vie se résume à une nuance de bleu.*

Elle éteignit son ordinateur, s'empara de son sac et enfila son manteau en cachemire vert sapin. Ses mouvements s'étiraient, comme au ralenti. La porte s'ouvrit brutalement, sans que personne ne se soit annoncé. Kelly, la nouvelle seconde adjointe de la directrice, une fashionista américaine fraîchement débarquée de New York, effectua quelques pas nerveux dans la pièce avant d'apercevoir Ophélie, non pas derrière son écran, mais à côté du portemanteau.

— Je te cherchais partout, lâcha-t-elle dans un souffle comme si elle sortait d'un sprint, Sandrine

veut que tu ailles voir en personne le créateur pour régler le problème. On dispose d'une fenêtre de tir de deux heures max, avant que le photographe ne jette l'éponge. Je t'ai appelé un taxi, il devrait arriver (elle vérifia sur son application de téléphone) dans quatre minutes.

Ophélie esquissa un sourire et posa sa main sur l'avant-bras squelettique de l'Américaine, dans un geste de compassion et de tendresse.

— Tu es sûre que ça va ? s'inquiéta cette dernière. On va y arriver, il faut juste qu'on reste soudés et...

Sans prononcer un seul mot, Ophélie la contourna pour sortir de la pièce. Kelly lui emboîta le pas, en continuant d'interroger Ophélie, mais celle-ci ne l'entendit pas, elle n'entendait plus rien, excepté :

*Ma vie se résume à une nuance de bleu.*

La première sensation qu'elle éprouva de nouveau fut une nausée qui enfla en elle à mesure qu'elle se rapprochait de la station de métro. Ce jour-là, l'odeur lui semblait insoutenable, l'air vicié par la transpiration, l'humidité et la moisissure tournaient autour d'elle comme une tornade qu'elle aurait pu visualiser. Elle entra dans la rame, les dents serrées et les sens aiguisés. À chaque nouvel arrêt, les parois du métro l'écrasaient plus fort. Quand elle put enfin s'en extraire, elle parvenait à peine à respirer. Elle ne sut pas comment elle rejoignit la surface, ni même de quelle façon elle remonta la rue en direction de chez elle. L'ascenseur de son immeuble surgit dans son champ de vision, sans qu'elle sache à quel moment elle était entrée dans sa résidence. Elle prenait les informations comme elles venaient, sans que son cerveau ne puisse rien

analyser. Elle se trouva ensuite devant sa porte, ses doigts manipulèrent ses clés pour les insérer dans la serrure et ouvrir.

Enfin, elle s'allongea sur son lit. Avait-elle retiré ses bottes, son manteau ou avait-elle refermé la porte d'entrée ? Aucune importance, lui chantonnait une petite voix. Elle rabattit la couette sur elle, avec l'impression de rabattre le couvercle d'un cercueil.

Puis, elle pleura pendant une semaine.

## CHAPITRE 1

**P**sychiatre rattachée à la Fondation Émilie Rotenski depuis l'ouverture de son centre de remise en forme, trente ans auparavant, Annabelle Garcia avait toujours du mal à rester assise lors des séances collectives. Le problème s'était aggravé depuis son opération de la hanche, l'année précédente. Les chirurgiens lui avaient vendu du rêve, avec leur prothèse ultramoderne censée produire des miracles, mais hélas pour elle, tenir sur une chaise plus de dix minutes n'en faisait pas partie. Pour rendre la posture supportable, Annabelle avait développé la manie de glisser d'une fesse à l'autre, dans un balancier mécanique qui la faisait tanguer comme une vieille barque.

— Vos sentiments sont légitimes, Jessica, expliqua-t-elle d'une voix mélodieuse, mais vous comprenez qu'il s'agit de votre vérité, laquelle n'a pas vocation à être aussi celle des autres.

Positionnées en arc de cercle autour d'elle, sept personnes s'observaient avec plus ou moins d'intérêt

et de concentration dans l'une des plus grandes salles de réunion de la villa Saint-Louis.

— Et je vois pas en quoi ça me concerne, répondit l'interpellée, une trentenaire couverte de tatouages et de piercings, l'œil aussi noir que l'ensemble de sa tenue. Je veux dire, la vérité des autres.

Le groupe émit de concert un soupir agacé.

— Quoi ? s'emporta la jeune femme. Arrêtez de jouer les hypocrites. Si on est là, c'est qu'on n'a jamais réussi à dire ce qu'on pense vraiment aux autres. Résultat, tout un tas de névroses nous pourrissent la vie. Donc, ce que pense mon entourage, maintenant, je m'en fous, j'ai pas raison ?

— Qu'en dites-vous ? rebondit Annabelle. Jessica soulève, certes un peu brutalement, un point intéressant.

— Dire ce qu'on pense ne signifie pas agresser l'autre, répondit une jeune femme, dont le visage de craie en forme sphérique rendait yeux, bouche et nez étonnamment petits et ramassés.

— Le retour de la police des bisounours, grogna Jessica.

— S'il vous plaît, je rappelle que, dans cet espace, si chacun a le droit d'exprimer ce qu'il ressent, cela implique qu'on accueille aussi ce que l'autre a à dire sans jugement.

Jessica se tassa sur sa chaise, tout en croisant ses bras maigres et maculés de cicatrices entre les arabesques tatouées.

— Reprenez, Luna, encouragea la psychiatre.

— Merci, répondit-elle l'air un peu penaud et en triturant un petit lapin en peluche rose qu'elle tenait serré contre son ventre. Les gens n'ont pas à subir nos sautes d'humeur, ils n'y sont pour rien. Je

trouve important de... d'essayer de prendre du recul avant de parler. La plupart du temps, les problèmes viennent du fait que quelqu'un s'est mal exprimé ou a mal compris ce que l'autre voulait dire.

— Pour autant, continua Annabelle, nous sommes aussi légitimes à exprimer notre ressenti sans toujours au préalable nous demander ce que la personne a voulu dire. Chacun n'est responsable que de ses émotions. Que pensez-vous du fait que le quiproquo fait aussi avancer les relations, et que surtout, il fait partie du jeu ?

Le visage de Luna sembla s'arrondir plus encore, et ses yeux bridés se fendirent en deux traits noirs striant la blancheur de sa peau. Quelques perles de sueur s'accrochaient à la racine de ses cheveux ébène et faisaient briller l'extrémité de son front lisse. Les questions d'Annabelle Garcia la mettaient mal à l'aise au point de lui faire serrer violemment sa peluche. Dans cette ville du Sud de la France, le soleil d'avril frappait déjà les vitres avec tant d'intensité que la salle de réunion cerclée d'immenses baies vitrées se transformait en sauna dès 14 heures.

— Je pense qu'il faut un juste milieu, intervint un homme d'une soixantaine d'années que son corps trapu et son teint hâlé faisaient ressembler à un tonneau de vin. S'assurer qu'on a bien compris les intentions d'autrui, et après, ne pas se censurer.

— Alors, quelle place pour la colère dans tout ça ? demanda le médecin. La colère, par définition spontanée et brutale, doit-elle être combattue pour améliorer la relation à l'autre ? Elliott, qu'en dites-vous ?

Tous les regards se tournèrent vers un jeune homme et le scrutèrent avec l'intérêt que susciterait

la présentation d'une curiosité exotique. Arrivé quelques jours plus tôt dans la petite ville de Luserne, Elliott Fontange était le dernier à avoir posé ses valises au centre de remise en forme de la Fondation Rotenski. À mi-chemin entre la maison de repos et la maison d'hôtes, l'établissement privé accueillait depuis trente ans des résidents en situation de détresse émotionnelle qui, pour diverses raisons, n'avaient pu être pris en charge efficacement par les circuits classiques qui géraient les problématiques de santé mentale. Les pensionnaires volontaires choisissaient entre plusieurs formules comprenant une quinzaine d'activités pilotées par une poignée de membres du corps médical, ainsi que de spécialistes en médecine alternative.

— *Welcome*, lâcha Jessica sur un ton mauvais à l'intention du nouvel arrivant.

— Une juste place, je suppose, répondit ce dernier, d'une voix basse et lasse.

— Très bon angle de réflexion, jugea la psychiatre. Donc, quelle est la juste place de la colère ? Ophélie ?

La jeune femme tressaillit. Elle n'écoutait plus rien depuis une dizaine de minutes et réfléchir rapidement à une réponse pouvant coller à toutes sortes de thèmes vaguement liés à la psychologie lui demandait un effort colossal qu'elle n'était pas en état de produire. En fait, depuis ce fameux jour où son monde s'était écroulé à cause de la couleur d'une robe, tout lui demandait un effort colossal. Elle souhaitait de toutes ses forces retrouver le goût de ce qui l'entourait, elle essayait depuis des semaines, mais au fond d'elle, événements, objets ou humains l'indifféraient au plus haut point.



Si elle avait atterri au centre de remise en forme, dans la petite ville natale qu'elle avait tant voulu fuir, c'était autant par obligation que par désespoir. À Paris, aucun des médecins qu'elle avait consultés ne lui avait convenu et ceux qui lui avaient été recommandés ne prenaient plus de nouveaux patients avant au moins un siècle. Alors, comme ni ses proches ni le monde ne semblaient prêts à accepter qu'elle passe le reste de sa vie sous sa couette dans son appartement parisien, elle avait dû se résoudre à retourner dans la demeure familiale, près de son frère Ed. Elle y avait retrouvé une autre vieille couette familière, un lit tout aussi ancien et l'impression d'avoir opéré un dramatique bond en arrière dans sa vie. Physiquement et émotionnellement incapable de retravailler et sans aucune perspective, elle ambitionnait simplement de fermer la porte de sa chambre d'ado, autant que ses yeux et son esprit, pour tout oublier. C'était sans compter l'obstination et la panique de ses proches qui ne lui avaient laissé qu'un seul choix : elle allait mal, elle devait donc se faire soigner d'une façon ou d'une autre. Le centre de remise en forme de Lusarne avait représenté un compromis acceptable.

— Désolée, je n'ai pas suivi, répondit-elle d'une voix fluette qu'elle ne reconnaissait pas.

Il y avait pire comme endroit. Elle se le répétait chaque soir et chaque matin. Le siège de la Fondation Rotenski se trouvait dans une magnifique maison bourgeoise du dix-neuvième siècle, plantée au milieu d'un immense jardin rempli de vieux arbres majestueux qui créaient un cocon verdoyant au cœur duquel il faisait bon se réfugier. *Il y a pire comme endroit pour se faire oublier de la vie*, avait songé Ophélie, la première

nuit passée dans le centre. Elle avait décidé de jouer le jeu, elle participait à toutes les activités, fréquentait psychiatres et psychologues et partageait même leur point de vue quant à sa tentative vaine de combler par son travail un vide qui remontait à l'enfance. Et après ? C'est là que les choses se coraient. Pour l'instant, il n'y avait aucun après.

— Et c'est OK de ne pas avoir suivi, commenta Annabelle, nous n'avons pas besoin d'être toujours connectés à ce qui nous entoure.

Pour cette simple phrase prononcée par Annabelle une séance sur deux, Ophélie avait tout de suite aimé cette psychiatre. Enfin, quelqu'un l'autorisait à décrocher de la réalité, à ne pas écouter, à ne s'intéresser à rien sans que ça entraîne une cascade de questions auxquelles Ophélie n'avait aucune réponse à donner.

— Je vous propose que nous arrêtons la séance maintenant, conclut le médecin après un coup d'œil à sa montre. La prochaine fois, nous échangeons sur la notion de colère, si c'est bon pour vous.

— En même temps, si ça l'est pas..., grommela Jessica.

— Vous vous souvenez de ce que nous nous sommes dit au tout début ? demanda Annabelle sur un ton patient. Si vous ne vous sentez pas à l'aise avec le sujet abordé, je vous encourage à l'exprimer et à vous retirer, tout simplement.

En réalité, lorsqu'on signait pour un séjour au centre, il y avait quand même une obligation : celle d'assister à un minimum d'activités pour pouvoir rester. Considérant l'interminable liste d'attente pour entrer à la villa, ce n'était pas une règle en l'air. Jessica haussa les épaules et sortit la première

de la salle. Luna la suivit du regard et ne se mit en mouvement que lorsqu'elle disparut de son champ de vision. Elle déplia lentement son corps massif et effectua un mouvement de rotation de la nuque. Elle portait un T-shirt blanc et jaune flanqué d'un arc-en-ciel au niveau de la poitrine et une longue jupe plissée bleu pastel. Luna devait approcher de la trentaine, mais elle s'habillait et se comportait souvent comme une enfant. Tout en frottant son front à l'aide d'un petit mouchoir en éponge bordé de dentelles, elle traversa le cercle pour rejoindre Ophélie.

— Jess était plutôt calme aujourd'hui, ironisa-t-elle.

Ophélie hocha la tête. L'humeur de Jess rappelait son goût vestimentaire prononcé pour la provocation et la morbidité. Aucun résident ne s'épanchait sur les motifs exacts de son séjour, chacun prenait l'autre comme il avait décidé de venir. Jess était un cactus, elle piquait tout ce qui l'approchait. Avant d'atterrir là, chacun avait subi son lot de jugements et d'interrogations, aussi personne ne posait trop de questions à son voisin, que ce soit au sujet des raisons qui poussaient Luna à se réfugier dans son enfance, ou de l'indifférence d'Ophélie pour tout ce qui l'entourait.

— Ça te dit qu'on aille se promener dans le jardin ? proposa Luna, tout en dévisageant le nouveau venu qui prenait un temps fou à boutonner sa veste en lin beige.

— Arrête, chuchota Ophélie, tu le fixes comme un animal de foire.

— On l'est tous un peu ici, répondit-elle en soupirant, autant qu'il s'habitue. Je le trouve plutôt mignon, ça nous change d'Antoine.

Le sexagénaire effectua un signe chaleureux de la main. Debout, il ne devait pas dépasser le mètre soixante. Sous les rayons du soleil, ses cheveux bruns gominés luisaient comme s'ils étaient en plastique et lui donnaient un air de vieux mafieux italien.

— Je ne peux pas dire le contraire, répondit Ophélie en emboîtant le pas de Luna.

Malgré la quarantaine de personnes évoluant dans le centre, les lieux restaient toujours calmes et assez silencieux. Seule une vingtaine d'individus, personnel et patients compris, logeaient sur place en suivant une routine quasi monacale. En accord avec la direction et les médecins, chaque résident choisissait de rester dans la villa ou de n'y passer que quelques heures par jour. Le père d'Ophélie avait été un fameux médecin de famille à Lucerne, il avait souvent collaboré avec ses homologues du centre, assez pour qu'au nom de sa mémoire, Ophélie puisse court-circuiter la liste d'attente et obtenir un séjour en un temps record.

À l'extérieur de la villa, un immense carré de pelouse impeccablement entretenu conduisait à un sentier bordé d'arbres aux branches fournies. Des bancs de fer peints en blanc disposés sous des parasols aux corolles coquille d'œuf punctuaient la promenade et abritaient quelques résidents qui lisaient ou ne faisaient rien d'autre que se laisser bercer par le chant des cigales.

Les deux jeunes femmes se dirigèrent vers le sentier. Dès son arrivée, Ophélie avait apprécié la compagnie de Luna. Cette dernière alimentait la conversation pour deux et ne s'offusquait jamais de l'absence de répondant d'Ophélie.

Le tour complet du jardin prenait presque une heure et, à chaque fois, Luna parvenait à le remplir d'anecdotes nouvelles. Ophélie et elle savaient qu'il n'y avait qu'un pourcentage très limité de vrai, mais au centre, la frontière entre le vécu et le fantasme s'effaçait facilement. « Le monde se révèle tel qu'on décide de le voir », répétait la sophrologue. Si chacun décidait que les histoires de Luna étaient vraies, parce qu'elles apportaient de la couleur là où il n'y en avait plus, alors elles l'étaient.

— Tiens, le petit nouveau s'est trouvé une place, nota Luna, en pointant un doigt en direction d'un arbre au tronc massif, sous lequel le jeune homme s'était assis.

— Tu veux aller lui parler ? demanda Ophélie pour avoir l'air de participer à la conversation.

— Hein ? No... non, il... il semble vouloir rester seul, bafouilla Luna, dont le visage lunaire se colora de deux taches rouges circulaires au niveau de ce qui aurait dû être des pommettes.

Luna venait d'avoir vingt-neuf ans. Avant d'entrer au centre de remise en forme, elle poursuivait une carrière aussi brillante que lucrative de coordinatrice culturelle au musée des tissus de Lyon. Sa mission consistait à piloter trente personnes d'une dizaine de corps de métiers différents, pourtant, elle était incapable d'entamer une conversation non professionnelle avec un homme de son âge.

— Ce sera pour une prochaine fois, la rassura Ophélie, avant d'étouffer un soupir de lassitude. Si ça ne t'ennuie pas, je vais aller me reposer un peu avant le dîner.

— Bien sûr. On se retrouve cette nuit ?

— Je ne sais pas encore, je verrai comment je me sens.

— OK, moi, je vais aider Isabelle à écrire à ses parents pour les convaincre de venir la voir à Lucerne pendant la fête des chars. Ce serait l'occasion, elle ne les a pas vus depuis si longtemps. À plus tard !

Luna s'éloigna du côté de la bibliothèque, sans pouvoir s'empêcher de jeter des coups d'œil fort peu discrets en direction du nouveau. Ophélie sentit une longue tristesse envahir son cœur. La solitude que s'imposait Luna depuis des années lui pesait comme un fardeau dont elle refusait de partager le poids. À l'image de beaucoup ici, elle observait les beautés de l'univers derrière les barreaux d'une prison dont elle avait elle-même empilé chaque pierre.

Eliott Fontange n'avait rien remarqué de l'intérêt qu'il suscitait. Concentré au-dessus d'un carnet à dessins, le visage caché par des boucles noires disciplinées, il semblait coupé du monde. Une autre bulle hermétique, songea Ophélie. *Tout comme la mienne.*

Elle détourna le regard et contempla la demeure de trois étages, face à elle, qui lui donnait l'impression d'un seigneur puissant toisant ses sujets d'un air à la fois bienveillant et terrible.

Nul ici n'était satisfait de sa condition, mais au-delà de l'ombre des arbres, au bout du sentier, il n'y avait aucun salut pour personne.

## CHAPITRE 2

**L**a nuit élève le trône où siège la tyrannie des pensées.

Pour Ophélie, ça n'avait jamais été aussi vrai que depuis son effondrement, et sa prise en charge par le centre de remise en forme, début avril, n'avait rien arrangé. Le jour, son cerveau vidé tournait au ralenti, la nuit, ses rouages grinçaient si fort qu'elle en venait à envier une trépanation. Un tas de médicaments lui avaient été proposés pour diminuer la cacophonie dans sa boîte crânienne, mais la camisole chimique lui faisait très peur. Quelques mois après son arrivée à l'agence, une ancienne stagiaire de la direction avait dû être arrêtée pour dépression. Ophélie se souvenait lui avoir rendu visite après son départ, et le spectacle de spectre désolé que lui avait offert la jeune femme l'avait glacée. « Je ne pleure plus », avait-elle dit, le regard vitreux et absent. Personne ne l'avait jamais revue et personne n'avait su ce qu'il était advenu d'elle ensuite. Endormir ses pensées, les museler pour imposer le

silence à l'intérieur ne pouvait conduire à la guérison. Ça ne faisait qu'éteindre la lumière.

Quand le bruit de ses réflexions devenait trop assourdissant, au point de vouloir se taper la tête contre les murs, Ophélie se mettait à déambuler dans la villa jusqu'à l'épuisement ou jusqu'au petit déjeuner. Elle suivait toujours le même rituel : elle enfilait un T-shirt gris et un pantalon en coton blanc, arpentait un chemin précis et comptait mentalement. Le nombre de pas entre deux couloirs, celui des marches des escaliers, des fenêtres par mur, elle comptait fort pour ramener l'ordre en elle, et parfois, la somnolence finissait par la gagner.

Elle connaissait si bien les coins et les recoins du centre qu'elle pouvait s'y promener presque dans le noir. La pénombre transformait tout ce qu'elle touchait. En journée, la demeure évoquait élégance et luxe avec ses pierres dorées sur lesquelles courait un chèvrefeuille cinquantenaire, et son accumulation de boiseries lustrées et de moquettes laineuses. Mais, la nuit, le jeu d'ombres et de lumières projetées sur les tapisseries brodées et les meubles massifs convoquait le mystère et la magie.

La légende locale racontait qu'un riche promoteur immobilier, Lucien Rotenski, avait fait construire la villa en 1878 pour son enfant qui était tombée amoureuse de l'arbre le plus majestueux du jardin. La demeure avait été édifiée sur trois étages, sur un plan en forme de L, et s'y ajoutaient également une folie, ainsi qu'une conciergerie à l'entrée du domaine. La villa Saint-Louis, telle qu'elle avait été baptisée, n'avait jamais quitté le patrimoine des Rotenski, même si, depuis 2006, plus aucun d'entre eux n'y vivait. Depuis, la villa avait été louée par



les derniers héritiers de la famille à la Fondation Émilie Rotenski. Celle-ci y avait installé son centre de remise en forme qu'elle gérait parmi d'autres œuvres caritatives chères au clan Rotenski.

Ophélie arpentait la villa depuis presque trois quarts d'heure. D'habitude, à cette heure-ci, elle commençait à bâiller. Mais pas ce soir. Tandis qu'elle s'apprêtait à visiter un nouveau couloir, elle remarqua une lumière filtrant sous une porte qui éclairait faiblement des lieux d'ordinaire plongés dans le noir. Un membre du personnel avait dû oublier d'éteindre le bureau, pensa-t-elle en se dirigeant naturellement vers la lueur. Une fois devant, Ophélie constata qu'il s'agissait du bureau de Solange Bernard, la directrice du centre.

Mue autant par la curiosité que par le réflexe de vouloir éteindre, Ophélie tenta d'ouvrir la porte. Celle-ci n'était pas fermée. Elle ne vit d'abord personne, mais entendit distinctement du bruit. Elle avança de plusieurs pas, et soudain, ses yeux s'agrandirent de surprise. Accroupi derrière une table carree située dans le fond de la pièce, Eliott Fontange était occupé à ramasser des papiers étalés au sol. Au moment de se relever, le jeune homme croisa son regard, et Ophélie fut incapable de déchiffrer son expression : ni surprise, ni honte, ni même un léger embarras d'être découvert dans le bureau de la directrice en plein milieu de la nuit.

Un siffotement se fit brusquement entendre, d'abord lointain puis de plus en plus rapproché. Ophélie savait de qui il émanait. Eliott tressaillit, manifestement agacé par cette nouvelle interruption. Ophélie recula, éteignit et sortit sans bruit. Joseph, l'infirmier de nuit, apparut au bout du

couloir. Il était en avance sur sa ronde, pensa-t-elle en jetant un œil à sa montre.

— Ah, ma noctambule préférée ! lança Joseph sur un ton jovial dès qu'il l'aperçut. Comment ça va ?

L'homme ressemblait à une montagne : l'envergure de ses épaules ainsi que sa taille déstabilisaient tous ceux qu'il croisait. En observant cette masse se mouvoir, les gens se faisaient un tas d'idées généralement fausses. En réalité, l'infirmier était la créature la plus sensible et la plus empathique qu'Ophélie avait jamais rencontrée. D'origine congolaise, il était arrivé en France avec sa mère à l'âge de cinq ans. Quand on lui posait la question de sa vocation, il éprouvait beaucoup de fierté à répondre qu'il avait choisi d'être infirmier à l'âge où les petits garçons espèrent normalement être des super-héros.

— Comme une nuit banale, répondit Ophélie, de façon détachée.

— Tu veux un chocolat chaud ? J'ai de la monnaie, ce soir.

— Non merci, je tente d'arrêter.

Après avoir goûté une fois à la boisson, elle s'était juré de ne plus jamais tenter d'avalier ce qui sortirait du distributeur du rez-de-chaussée.

— T'as essayé l'exercice de cohérence cardiaque que je t'ai montré ? demanda-t-il en faisant rouler l'une de ses impressionnantes épaules qui semblait le faire souffrir.

— Oui, mais je n'ai pas vu de différence.

— Patience, régularité et rigueur, c'est la clé, tu te souviens ?

— Comment oublier ? répondit-elle en souriant.

— Allez, je te laisse. Si tu te décides à prendre quelque chose pour dormir ou si tu veux parler à quelqu'un, tu sais où me trouver.

Ophélie acquiesça, ce qui parut remplir l'homme de joie. Joseph se remit à siffler une mélodie que lui seul connaissait et poursuivit le chemin qu'il opérait quatre nuits par semaine. Lorsqu'il fut hors de portée, Ophélie rouvrit la porte du bureau de la directrice et ralluma. Elliott surgit juste devant elle. Ses iris semblaient si sombres, pensa-t-elle sans savoir pourquoi, aucune étincelle à l'intérieur. Elle n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit qu'il la dépassa et disparut au bout du couloir d'un pas aussi léger et feutré qu'un voleur aguerri.

— De rien, laissa-t-elle échapper, avant de reprendre sa promenade dans le silence et la pénombre.

Les nuits où elle ne parvenait plus à compter et où les voix dans sa tête recommençaient à la torturer, elle se rabattait sur un ultime refuge, que tous ceux qui le fréquentaient nommaient « le cercle ». Comme cette nuit prenait le chemin d'une éternité, Ophélie décida de s'y rendre sans plus attendre.

Quelques minutes plus tard, elle atteignit la cuisine de la villa, une immense pièce entièrement refaite l'été précédent et digne des meilleurs restaurants gastronomiques. Au centre, un long îlot occupait presque tout l'espace, et autour de lui, cinq personnes discutaient à bâtons rompus face à plusieurs dés, des petits pions colorés et une énorme carte géographique cartonnée qui délimitait les reliefs d'une terre inconnue.

— Ophélie ! s'écria Luna, en tirant la chaise vide à côté d'elle. On a cru que tu ne viendrais pas.